

## Rien à dire

Robert Richard

---

Volume 50, Number 4 (286), December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63778ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Richard, R. (2009). Rien à dire. *Liberté*, 50(4), 53–57.

## RIEN À DIRE

L'intellectuel n'a rien à dire, mais beaucoup à redire. C'est avec cette manière de devise en tête que je faisais mon entrée au comité de rédaction de la revue *Liberté* en mars 2006 : l'intellectuel n'a aucun message à livrer, aucun projet de société à proposer, aucune identité à conforter ou à vendre, son rôle étant tout simplement de trouver à redire, en tout temps et en toutes circonstances.

J'avais déjà publié deux articles dans la revue dans les mois qui avaient précédé mon arrivée au comité. Le premier était un entretien mené par Olivier Kemeid sur mon ouvrage traitant de *L'Annonciation* comme blason de l'Europe<sup>1</sup>. J'y invitais le lecteur à contempler la toile du Tintoret, peinte en 1583-1587, et qui montre des anges, envoyés de Dieu, pénétrant par effraction dans la demeure de Marie. Dans le tableau, le mur effondré de la maison de Marie témoigne de la violence avec laquelle ces anges font irruption depuis un autre monde. Dieu se serait donc introduit de force, à la manière d'un envahisseur, dans la sphère privée de la Vierge<sup>2</sup>. Et qu'en est-il de la Vierge ? Eh bien, on la voit en perte d'équilibre. Un peu plus

1. Robert Richard, *L'émotion européenne : Dante, Sade, Aquin*, Montréal, Éditions Varia, 2004, 244 p.
2. C'est ce qui étonne dans ce tableau du Tintoret : la violence, la véhémence du propos — ce qui est tout le contraire des *Annonciations* peintes à travers les siècles, et qui sont, pour la plupart, empreintes de sérénité et de hiératisme. C'est le cas de *L'Annonciation* de Léonard de Vinci.

et elle tombe à la renverse. Sur son visage se lit un émoi, un trouble, cet émoi et ce trouble étant précisément l'émotion européenne, qui est le thème de mon livre. Mais ce n'est pas fini. Toute bouleversée qu'elle soit, Marie aura tout de même l'*audace* de dire «oui» à l'intrus. Elle se laissera pénétrer par celui que je nomme le Dieu barbare. On connaît la suite : de ce viol naîtra le sujet politique libre (le Christ). Libre de quoi, demandez-vous ? Libre des vanités et passions de ce monde, ce qui veut dire : libre de ce qui empeste le local, le régional, libre du *here and now*, libre du despotisme exercé par la pensée empirique et scientiste<sup>3</sup> ! Ce sujet politique, on l'aura compris, vit et se déploie — «*conatus*» spinoziste et «volonté de puissance» nietzschéenne obligent — sous l'horizon de l'universel. Comment pourrait-il en être autrement : son géniteur n'était pas d'*ici*, mais venait de Dieu sait où, en tout cas, d'un lieu très loin par-delà l'horizon. Impossible qu'un fils, avec un tel héritage, se laisse engluier dans les différents provincialismes et autres multiculturalismes du jour. Vive 1789 ! Ou, du moins — 1789 n'ayant pas toujours été jojo —, vive les œuvres de Dante, de Sade et d'Aquin !

C'est donc ce motif de *L'Annonciation* que je repérais, parfois à la lettre, dans les œuvres de Dante, de Sade et d'Hubert Aquin (l'Europe en Amérique). Ce qui faisait de ces œuvres des écrits porteurs de l'émotion européenne, qui est au fond l'émotion politique par excellence : le politique, c'est bien l'art de vivre avec le pas comme moi, venu d'un ailleurs improbable. D'où *L'Annonciation* comme blason de l'Europe, celle-ci étant le dernier des continents inconnus, plus sauvage que les Amériques, plus impénétrable que le continent d'Afrique, et plus énigmatique que le continent d'Asie.

Le second article portait sur le *e* muet et la féminisation du vocabulaire. Dans celui-ci, j'avoue préférer, et de loin, la *grammatical correctness* (que je plaçais, la nuance est importante, sous le signe de Joyce) à la *political correctness*. Il m'a toujours semblé que la langue — et la littérature — n'a pas à se mettre à la botte de la biologie et des différentes complaisances sociales du jour. C'est, ici aussi, la question du local qu'il s'agit de refuser. Cela représentait une autre façon, pour moi, de dire «oui» à la séparation des mots et des choses, «oui» à la séparation de la langue et de ce qu'on a là, immédiatement devant soi ou sous les yeux — ce qui revient aussi à dire

3. L'empirisme est le nerf de la science — et c'est très bien ainsi. Toutefois, ce qu'on peut et peut-être même ce qu'on doit disputer, c'est le *scientisme*, qui est la prétention de résoudre des problèmes d'éthique, de philosophie ou de politique par la science.

«oui» à la séparation de la littérature et des *ways of the world*, ces *ways* n'ayant de cesse de vouloir soumettre l'écrivain aux différentes logiques comptables, lois du marché, etc., pour que ça produise du best-seller en quantité industrielle. Une telle position anti-féminisation des mots aurait suffi pour m'exclure de beaucoup de comités de rédaction, surtout de ce côté-ci de l'Atlantique. C'est tout simplement *un-American* que de vouloir semer la pagaille entre les mots et le monde tel qu'il va. Mais voilà, *Liberté* était un de ces lieux — il y en a peu — où la langue, impudente, pouvait secouer le joug du réel, le joug du local, le joug du biologique, etc., pour s'en affranchir. La langue et la littérature : des miroirs que l'on promène le long de la *political correctness*? Ça, non !

En publiant cet article, *Liberté* démontrait qu'elle n'avait pas froid aux yeux, qu'elle n'avait pas peur de la *political incorrectness*. Puis, en me demandant un entretien portant sur *L'Annonciation*, *Liberté* s'était montrée capable de faire une place (avec l'audace de Marie, peut-être !) aux idées que j'avais dans *L'émotion européenne*. J'avais d'ailleurs eu un mal fou à faire publier ce livre dans un Québec éditorial dont je découvrais la nature frileuse<sup>4</sup>. Il faut croire que l'idée de me saisir du politique *par* le littéraire, *par* les grands textes de Dante, de Sade et d'Aquin, pouvait sembler bizarre, pour ne pas dire saugrenue. La littérature, c'est le repos du guerrier, non ? Pour moi, c'était le contraire, le politique étant chose trop sérieuse pour laisser ça entre les mains des politologues et des sociologues agréés. Disons qu'on peut toujours leur confier la politique, mais, pour ce qui est *du* politique, c'est nenni ! Or *Liberté*, cela ne pouvait que m'enchanter, était déjà tout à fait à l'aise avec l'intuition voulant que l'art soit la condition du politique, thème accessoire de mon livre. Effectivement, les deux mamelles de *Liberté* ont toujours été le littéraire et le politique, ou plus généralement l'art et le politique. Ce qui a pu contribuer aussi à la frilosité des maisons d'édition québécoises devant mon manuscrit, c'est sans doute mon effronterie à faire dialoguer, à la même table et dans la bonne entente, Dante et Sade. Car les voici de mèche, compagnons de route, se reconnaissant comme larrons en foire. Quand la machine éditoriale québécoise ne sait plus départager

4. Je dois à Michel Bédard d'avoir eu le courage de publier, en 2004, *L'émotion européenne* aux Éditions Varia, qu'il dirigeait à l'époque. L'ouvrage a été salué en Europe — entre autres, dans la revue *Art Press* et sur France Culture —, mais pas au Québec, où il est passé à peu près inaperçu. Il a toutefois remporté le prix *Spirale* Eva-Le-Grand en 2005.

les bons des méchants, elle se grippe. Que suis-je en train de dire avec ce témoignage sinon ceci : rien de moins frileux que *Liberté*?

Enfin, il me faut bien l'avouer : ce n'était pas sans une certaine émotion que je me retrouvais, moi, lecteur passionné de l'œuvre d'Hubert Aquin, au sein d'une revue que l'auteur de *Neige noire* avait investie et même dirigée pendant plus de 10 ans.

Ce qui m'a tout de suite plu, à *Liberté*, c'est le côté festif des réunions et rencontres. Les discussions éditoriales portant sur l'actualité culturelle et sur les numéros à préparer donnaient lieu à des échanges francs, vigoureux — ce qui est toujours le cas un peu plus de trois ans plus tard, en 2009. Au sein du comité, notre sentiment était — et il l'est toujours — que nous vivons une crise au Québec. Mais pas n'importe quelle sorte de crise : une crise larvée, une crise *molle*. Et c'est précisément cela, cette *mollesse*, qui la rend encore plus perfide comme crise. Tout va bien au Québec, non ? Pas besoin d'un Camus quand on a un Guy A. Lepage pour donner le ton. Puis, il y a Radio-Canada et Quebecor et le ministère de l'Éducation et le reste et tralala, qui, dans une sorte de frilosité conjuguée, font tout pour empêcher que naisse et que se développe un Camus parmi nous. Il y a donc, à *Liberté*, des combats à mener, et cela, dans l'urgence. Ce sentiment d'urgence avait déjà commencé avant mon arrivée, avec la nouvelle équipe qui se mettait en place. Je montais dans un train en marche : c'était grisant — et cela l'est toujours. C'est ainsi que nous nous sommes mis à diriger ce que nous appelons, entre nous, des numéros « contre » : *contre* les politiques du diffuseur d'État, *contre* les idéologies de droite, *contre* la « lénification » (qu'on me passe ce néologisme) de la littérature nationale, et ainsi de suite. Il y avait aussi des numéros « pour », comme ces numéros sur René Char et Hervé Bouchard, sur Arthur Buies. Mais, si ces écrivains nous intéressaient, nous mobilisaient, c'était justement parce que chacun à sa manière avait su dire « non ». Les Char-Bouchard-Buies avaient su refuser l'ordre des choses. Ainsi faisons-nous des numéros « pour » sur des écrivains adeptes du « contre ».

Ce qui m'a plu dès les premières réunions du comité auxquelles j'ai assisté en 2006, c'était aussi ce désir, au sein de l'équipe, de renouer avec l'esprit des membres fondateurs : les Jean-Guy Pilon, les Hubert Aquin, les Jacques Godbout, etc. Ce n'est que plus tard, en 2007, que j'ai appris l'origine du nom de la revue, une origine qui avait tout pour me séduire. Non, il ne s'agit aucunement de « liberté » au sens d'une prise de position politique et politicienne. Le fondateur de la

revue, Jean-Guy Pilon, avait eu la bonne idée de donner à la revue qu'il mettait sur pied, en 1959, un nom emprunté au paquebot français *Liberté*<sup>5</sup>. C'est sur ce paquebot que Pilon avait traversé l'océan Atlantique, en rentrant de Paris, l'année avant de lancer sa revue. La liberté — et donc la revue *Liberté* — prenait non pas le sens étroit d'un engagement idéologique et politique, mais le sens d'un trajet, d'un parcours. Finalement, c'est cela l'écriture, et c'est cela le travail de l'écrivain, ce travail étant une traversée, un périple, une façon de tirer la diagonale. Dans un de ces dossiers « contre », je disais ceci : « Pour Heidegger, le poète, disons l'écrivain, est celui qui, au sein de l'étant (au sein du monde), s'expose à l'Être. Les autres sont ceux qui, au sein de l'étant, militent pour l'étant<sup>6</sup>. » J'aime cette notion de *s'exposer*, de dire « oui », à l'Être, à l'indéterminé, à l'Oouvert (« *die Weile* », pour citer encore une fois Heidegger). Elle est d'ailleurs là, l'audace de Marie : s'exposer à l'Être. Ce qu'on ne peut faire qu'en disant « non » à tout le reste.

L'urgence qui est exprimée ici est celle qui enjoint à refuser les arraisonnements, qui nous incite à la révolte contre toutes ces tentatives, ces efforts, pour figer, pour réifier, pour pétrifier, l'« Être » dans un « étant ». Le monde, notre monde, est déjà trop encombré de drapeaux, ces *chiffons* de l'étantité. Donc : urgence pour chacun de se frayer de ces chemins qui ne mènent nulle part (Heidegger). En fin de compte, tout cela nous ramène à la devise de départ : il s'agit non pas de dire — activité réifiante, s'il en est —, mais plutôt de trouver à redire, encore et toujours, pour se débarrasser, se défaire, de ce qui alourdit, de ce qui freine et réfrène. Place à la magie ! disait Paul-Émile Borduas. Pour ma part, j'enchaînerais : place à *Liberté* !

5. Le paquebot *Liberté* avait connu une première vie sous le nom *Europa*. Construit par les Allemands en 1929, il assurait la liaison Bremerhaven-New York de 1930 à 1939. Après la Seconde Guerre mondiale, il sera cédé à la France, en compensation pour la perte du paquebot *Normandie*, coulé par les Allemands en 1942. L'*Europa* sera rebaptisé *Liberté*, et assurera la liaison Le Havre-New York de 1950 à 1961. Il sera démolé en 1962.

6. Robert Richard, « Le péché de Westphalie », *Liberté*, vol. 48, n° 4 (274), novembre 2006, p. 86.